

修 明 館

Point de vue d'expert Tamura Shihan

Transmettre l'héritage de O'Senseï

Dans cette interview, réalisée à l'occasion du stage de Lesneven 2009, Tamura Shihan nous exprime des éléments essentiels dans la transmission de l'Art créé par Maître Ueshiba. Pour les lecteurs intéressés, cet article pourra également être mis en relation avec l'interview de Maître Yamada «Transmettre la tradition aux nouvelles générations» publié dans Shumeïkan N°3, juin 2009.



Photo G. Moiso

Senseï, après avoir quitté le Japon depuis plus de 40 ans en consacrant votre énergie à former plusieurs générations de pratiquants, quelle est votre vision de l'évolution de l'Aïkido ?

Vous parlez d'évolution de l'Aïkido...

Mais l'Aïkido ne change pas. L'Aïkido est l'Aïkido, et il n'évoluera pas en lui-même. Comprenez-vous ? Peut-être la manière de travailler peut-elle changer, mais il ne s'agit pas de l'Aïkido. Je considère que c'est O'Senseï qui a définitivement décidé et montré ce qu'était l'Aïkido. Eventuellement, il pourrait y avoir des gens qui parviennent au niveau de O'Senseï et qui fassent un pas de plus : dans ce cas, il y aurait un changement en effet. Mais tant que son niveau n'est pas atteint, les propos du type « ceci est de l'Aïkido », ou « ceci n'est pas de l'Aïkido » sont des paroles déplacées tenues par des « rigolos ». Et il s'agit pourtant de propos que l'on rencontre...

Pour étudier l'Aïkido, vous soulignez souvent l'importance de nous ouvrir à la culture japonaise. Considérez-vous qu'il y a des éléments culturels indispensables pour transmettre cet art ?

Indépendamment de l'Aïkido, le Japon et l'Europe, ou bien l'Orient et l'Occident, possèdent des cultures vraiment différentes. Un peu comme l'est et l'ouest sont deux orientations distinctes, l'orient et l'occident constituent deux mondes culturellement différenciés.

Par ailleurs, l'Aïkido est né au Japon et ce n'est pas entièrement neutre. Pour que quelque chose naisse et pousse, il y a d'abord la base, le terreau ; c'est comme une plante qui se nourrit de la terre pour se développer. Donc, si vous changez la terre, ce n'est pas exactement la même chose. Pour la plante, en changeant de terroir, sa forme générale sera sans doute conservée, mais peut-être que l'odeur ou la couleur seront transformées ; voire même, peut-être ne grandira-t-elle pas du tout. Pour l'Aïkido, il est préférable de chercher à comprendre, un tant soit peu, pourquoi cet art martial s'est développé au Japon. Je

pense qu'il est plus facile de comprendre et d'approfondir la pratique de cette manière.

Par exemple, à Marseille, la culture locale a développé le jeu des pétanques, alors qu'au Japon ce jeu n'existe pas. Alors pourquoi ce type d'activité s'est-il développé dans le sud de la France ? Là aussi c'est lié au climat, à la culture locale, à ce terreau particulier ; et c'est intéressant de percevoir cela. Pourquoi à Marseille plutôt qu'à Paris ? Tous les éléments interviennent : le soleil, le pastis (rires de Senseï !), les discussions entre les gens... Si vous voulez vraiment comprendre et pratiquer les boules, il faut découvrir Marseille, les gens qui parlent, les gens qui trichent (rires de Senseï !), toute cette culture dans laquelle s'intègre le jeu de boules.

Je crois que pour comprendre quelque chose, il vaut mieux regarder son origine. C'est un peu comme quand vous voulez comprendre un homme... peut-être est-ce intéressant de rencontrer sa mère ? A travers la maman, souvent le comportement des enfants se comprend mieux.

Mais comprenez aussi que ce que je souligne ici n'est que ma propre manière de voir les choses.

Vous avez transmis l'Aïkido dans le monde entier. Mais plus particulièrement en France, où vous œuvrez depuis plus de 40 ans pour développer l'Aïkido. Si on reprend votre image de la terre nourricière, est-ce que le terreau français, sa culture, peuvent exercer une influence sur cet art ?

D'une certaine manière je pense que oui.

En Europe, la France est le pays où l'on trouve le plus grand nombre de pratiquants et de grades Dan ; c'est le pays qui bénéficie du contact approfondi le plus ancien avec l'Aïkido. Sans doute les français appréhendent un peu mieux cet art martial. C'est un peu comme un mariage : si on se comprend mutuellement, il sera possible de se marier ; mais si on ne se comprend pas, le mariage n'arrive pas non plus.

Est-ce que vous considérez qu'il y a également une dimension universelle, au-delà des différences culturelles, dans cet art que vous nous transmettez ?

Et bien en fait, je considère que tout art porte une partie d'universalité, qu'il s'agisse de la peinture, de la musique ou de toute autre forme d'art. Parce qu'au fond, derrière la recherche de l'art il y a l'homme. Et quelque soit la culture, quelque soit la couleur de peau, il y a une base commune : c'est l'homme en tant que tel qui est l'enjeu de la recherche. Il existe bien sûr une sorte de tronc commun au-delà des cultures, qui induit, par exemple, que l'on peut se marier et avoir des

rien pris finalement. Puis, un peu après, ma femme est passée et t'a demandé si tu avais soif : oui tu avais soif, alors thé, café, eau... on a tout de suite trouvé quelque chose à boire et cela c'est passé tout seul. Et bien, c'est un peu cela la transmission pour moi ; il faut avoir soif et ensuite tout vient tout naturellement.

Sinon, si on inverse ce sens, il y aura trop d'orgueil. Si je décide que c'est moi qui transmets et à qui je transmets, l'orgueil risque de s'immiscer dans ce processus. La transmission est importante bien sûr, mais l'élément primordial c'est le désir de l'élève. Si la soif est présente cela se déroule tout seul ; si la soif est absente il n'y a rien à faire.



Photo G. Moiso

enfants entre peuples d'origines différentes (contrairement à des animaux de races différentes). Il existe donc une base universelle à l'homme que chacun peut comprendre, et l'art nous conduit à développer cette compréhension profonde de l'homme.

Senseï, nous nous situons actuellement dans une période un peu charnière de l'Aïkido, où les grands Maîtres actuels japonais, directement formés auprès de O'Senseï, sont amenés à transmettre l'art à de nouvelles générations. Considérez-vous qu'il faille veiller à des éléments essentiels pour bien assurer cette transmission ?

En fait « bien transmettre » comme vous dites, n'est pas mon travail en tant que tel. Il s'agit d'inverser cette conception des choses : c'est plutôt si vous-mêmes vous le désirez correctement, que la transmission pourra se réaliser. Sans désir profond de votre part, on ne peut pas transmettre. Même un grand-grand Maître ne peut pas transmettre sans ce désir. C'est toujours celui qui demande qui peut prendre naturellement.

Par exemple, tout à l'heure je t'ai proposé une bière, mais tu n'avais pas envie de cette boisson. Résultat : tu as refusé la bière et il n'y a rien eu à faire, tu n'as

Donc, actuellement, dans le monde entier, un certain manque est ressenti, ce qui explique que beaucoup de personnes soient en recherche. Mais que cherche-t-on ? Le discerne-t-on ? Certains cherchent dans l'Aïkido, dans le Karaté, dans la musique ou dans bien d'autres formes d'arts et d'activités. Même si ce qui est recherché ne se perçoit pas très bien, ce sentiment que quelque chose ne va pas reste présent. En ce sens, je trouve qu'il s'agit d'une époque intéressante car une vraie « soif » s'exprime. Ainsi, beaucoup de choses s'expriment, mais également avec le risque de s'y perdre un peu. On peut comparer cela à internet : beaucoup d'information est disponible mais sans ton propre jugement pour évaluer cette information, elle devient peu utilisable. L'un affirme dans un sens, l'autre le contredit, etc... Au final on souffre d'un excès d'information...et peut-être d'un manque de jugement personnel. Au contraire, si l'on cherche vraiment à comprendre par soi-même, l'important c'est ce que nous construisons par nous-mêmes, c'est-à-dire ce que nous discernons par notre propre jugement beaucoup plus que ce que peut affirmer l'un ou l'autre... même s'il s'agit d'un « Maître ».

Le sens de la recherche et de l'étude proposé par l'Aïkido consiste à réfléchir et à comprendre par soi-

même. Pour ma part, je considère que ce sens éducatif inscrit dans la pratique de l'Aïkido est vraiment intéressant.

De notre côté, avec O'Senseï, nous avons vécu un sens similaire. Nous avons beaucoup de questionnements, mais nous n'avons jamais posé toutes ces questions à Maître Ueshiba. De ce fait nous étions conduits à chercher les réponses par nous-mêmes. Peut-être était-ce d'ailleurs volontaire de sa part de nous confronter à une expression de son art que nous n'étions pas aptes à comprendre sans rechercher par nous-mêmes ? C'est un sens de l'apprentissage assez japonais, je crois...

Toujours à propos de la transmission, considérez-vous que l'expérience de dojo que vous avez longuement vécue est importante, voire indispensable dans cette construction ?

Et bien, on pourrait comparer cela à un enfant qui grandit : il lui faut une maison tout de-même, n'est-ce pas ? Et bien le dojo c'est cela.

Dans un dojo s'établit assez spontanément une certaine discipline. Elle s'exprime spontanément, parce qu'elle répond simplement à des besoins, comme dans toute petite société. Par exemple, pour que les lieux soient propres et accueillants. Chacun trouvera de lui-même comment y participer afin que les lieux soient propres, lorsque le Maître arrive, ou bien les kohaï, les hanshi. C'est simplement une question de respect où chacun se positionne et trouve sa place. Tout cela forme une petite société. Il s'agit d'un ensemble d'éléments également inscrits dans la culture et la vie sociale japonaises, qui apparaissent en quelque sorte comme concentrés au sein de cette société en miniature, que constitue un dojo. Cela prend un peu le sens d'une école, ou d'une église, ou peut-être de la convergence entre ces deux types de lieux.

Heureusement, à l'époque où je vivais au Japon, ce sens existait encore, par les anciennes générations qui avaient directement vécu cela. Mais aujourd'hui, je pense qu'il existe une coupure dans la tradition et ce sens a tendance à disparaître de la société japonaise. Cela s'explique notamment par l'influence américaine après la seconde guerre mondiale, qui a induit un changement profond de société. Cette influence s'est exercée jusqu'à la maison même de l'empereur. A titre d'exemple, l'empereur actuel est à-peu-près du même âge que moi ; mais il a suivi une éducation occidentale avec des enseignants américains. Il parle donc fort bien l'anglais, mais a-t-il pu conserver le sens des valeurs traditionnelles ? A titre personnel, je considère que ces questions restent importantes aujourd'hui, car j'ai le sentiment d'une césure vis-à-vis de ce qui constitue la source de notre culture.

C'est donc la situation actuelle au Japon, qu'il faut accepter puisque c'est le résultat de notre histoire. Mais, de ce fait, je trouve également intéressant de vivre cette époque de l'extérieur du Japon, car je peux juger cette évolution avec un certain recul, en raison de ce regard extérieur.

Cependant au Japon, notamment dans les arts martiaux, il existe encore des dojos où la tradition est transmise ?

Oui, mais là aussi se note l'influence de la période d'après-guerre. Beaucoup de dojos ont fermé à cette époque. Par ailleurs, durant la guerre, beaucoup de Maîtres sont décédés ou bien ont été blessés. D'autres ont dû assurer leur subsistance à leur retour, ce qui ne se conjugue pas facilement avec une activité de dojo. Le Japon a ainsi vécu un réel abandon des dojos et de leurs traditions. En parallèle, le système éducatif a également évolué. Souvent au Japon, on transmettait l'art martial de père en fils (ou bien vers le petit-fils) dans une éducation très familiale. Aujourd'hui, dans les dojos, beaucoup ne connaissent pas profondément cette tradition. Même dans le domaine du judo par exemple, domaine que je connais mieux pour l'avoir réellement pratiqué à une époque, les choses ont beaucoup changé. Dans le kendo aussi.

Peut-être ces arts martiaux ont-ils évolués de la sorte parce qu'ils sont devenus des sports olympiques, tributaires du système de compétition ? Cela devient comme la course en athlétisme : le but consiste à gagner, à être vainqueur. On ne retrouve plus la mentalité du Budo japonais. A l'époque de Maître Jiguro Kano, la compétition commençait aussi, mais avec un sens différent. Par exemple lorsqu'on revenait de compétition et si le combat avait été perdu, on était accueilli avec beaucoup de chaleur et la discussion s'instaurait pour chercher à s'améliorer et à progresser encore. Par contre, si on revenait vainqueur, cela ne donnait pas lieu à des louanges particulières et, au contraire, celui qui avait la « grosse tête » à son retour se faisait taper sur les doigts. C'est donc un système d'éducation et un système de valeurs complètement inversé par rapport à ce que l'on observe aujourd'hui. Actuellement ceux qui ont perdu se font taper sur les doigts et ceux qui sont vainqueurs sont encensés.

Je pense donc que dans cette forme d'enseignement traditionnel, il y avait beaucoup de bonnes choses. Il me semble tout aussi intéressant de chercher à les préserver et à les transmettre.

Est-ce également un des rôles que vous donnez au dojo Shumeïkan ?

Et bien, j'aimerais recréer un peu la même atmosphère que ce que j'ai vécu au Japon. De cette manière, il me semble que les français pourront mieux comprendre tout cela. La pratique à Shumeïkan se vit différemment de ce qui se passe en stage. Les gens font la démarche de venir à Shumeïkan ; et puis à la fin des cours, on partage un morceau ensemble. Certains amènent une bonne bouteille ou bien un saucisson. C'est un peu comme une famille et en cela l'atmosphère change. La pratique sur le tatami s'en trouve également transformée. Pour les pratiquants, Il me paraît nécessaire de comprendre un peu ces sensations. Et puis pour moi, c'est également plus agréable ...

Interview, Xavier Boucher.



Photo G. Moiso